

Le roman de Vincent (ou *Que dit Vincent de la création*)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(quatrième fichier, état au 27/02/2024)

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

III- Une insensible dérive vers la flamboyance... (janvier 1883 – septembre 1883) - suite

Forts de ces enseignements, retournons maintenant vers ce que dit le texte. Ici, on peut affirmer que Vincent Van Gogh a vécu un vrai moment de bonheur et qu'il ne boude pas son plaisir. Certes, ces moments ont été si peu nombreux jusqu'à présent et ils se feront bientôt de plus en plus rares. Mais enfin, lorsqu'ils se présentent, force est de constater que Vincent s'en empare pleinement et que rien ne l'empêche a priori de les apprécier pour ce qu'ils sont, dans leur entière dimension. Par hasard, le peintre Nakken frappe à sa porte (il pensait se présenter chez un autre peintre habitant le coin). Découvrant les études de Van Gogh, il l'en félicite chaleureusement. En lui évoquant l'acte de graver, il vient à l'esprit de Vincent de comparer son processus au miracle de la naissance du blé qui, à partir d'un seul grain, en

Un essai romancé

produit une multitude. Ce processus le fascine : il veillera, affirmet-il, sur la qualité de la moisson.

Puis à l'intention de Théo, il décrète qu'avoir de l'influence sur quelqu'un, cela revient à susciter son courage. Il en retrouve le sentiment poignant à travers la lecture des œuvres récentes de Hugo : « Tu connais sûrement *Les Misérables*, et sans doute aussi les illustrations que Brion a faites pour ce livre, très bonnes, très solides. Je trouve qu'il est bon de relire un livre comme celui-là pour entretenir bien vivant en soi certains sentiments. Surtout ceux de l'amour pour son prochain, de la foi, de la conscience qu'il existe quelque chose d'élevé, enfin de ce « quelque chose là-haut. » » Tous ses dessins à lui vont d'ailleurs dans le même sens, lequel consiste en une évocation ouvrière robuste et saine. Il sent que le travail le pousse dans la direction où souffle l'Histoire (en tout cas, il en retrouve la trace dans l'œuvre de maints de ses homologues). Tout semblerait-il aller pour le mieux ? Mais attention : car Théo prépare sa venue...

Suivent des essais de dessins directement avec de l'encre d'imprimerie. Théo dit penser bientôt rentrer dans ses frais, suite à l'argent qu'il a avancé à un cousin éloigné, récemment revenu des Indes. Tandis que ce qui continue d'occuper l'esprit de Vincent : le moyen d'obtenir des noirs intenses (le maximum d'intensité accompagnera en toutes circonstances la démarche à venir de Vincent). Mais Vincent a le cœur large. Il signale à son frère le projet qu'il nourrit de transformer son atelier en un havre de paix pour recevoir les pauvres gens, les déshérités de la rue, afin de leur offrir chaleur et nourriture, plus un petit pécule en tant que modèles. Théo, de son côté, évoque la possibilité d'un éventuel acheteur de son œuvre dans l'état où elle se trouve. Serait-on en train d'assister à distance à une nouvelle lutte

Un essai romancé

d'influence, débouchant sur une sorte de dialogue de sourds ? A minima, le discours de Théo tend à inciter Vincent à prendre plus confiance en lui pour franchir le pas d'une diffusion créatrice. Ce à quoi Vincent répond qu'il constate une très grande précarité des femmes délaissées, ce qui les met en danger de survie. A cet instant précis, les préoccupations des deux frères se distendent, ne sont plus totalement accordées. Pour autant, le lien qui les unit ne sera jamais rompu.

Cela va faire un an que Théo n'est pas venu voir Vincent à La Haye. Il semble à première vue que l'enjeu sous-jacent soit une sélection de dessins à transmettre à Théo ; mais Vincent veut que cela se négocie sur place, tandis que Théo préférerait manifestement des envois spontanés. Un point commun les relie pourtant : l'entourage des femmes et leur influence. En règle générale, il alimenterait plutôt un principe de discordance... Leurs mères tendraient souvent à vouloir dévaloriser les hommes, quels qu'en soient les mérites ! La réponse de Vincent consistant à leur opposer un principe de charité. Mais soudain, la carapace de Vincent va se mettre à se fissurer. Moment imprévisible, autant qu'inattendu... Dans ses propos, il faut lire que la situation financière du ménage, malgré les subsides envoyés par Théo, est à ce point mauvaise que Christine est ouvertement incitée par son entourage à reprendre son activité lucrative. Pour la première fois, Vincent exprime regretter amèrement cette situation. Mais aussi, s'y être volontairement résigné, tant qu'être en capacité de préserver l'avancement de son travail est ce qui compte le plus à ses yeux. Pour autant, cette même précarité ne l'aide pas vraiment à franchir le pas. Cependant, connaissant l'importance qu'il accorde à l'avis de son frère, cette nouvelle posture sonne clairement comme un appel au secours. Il dit avoir contracté de

Un essai romancé

petites dettes pour subvenir à l'essentiel ; et aurait besoin d'une avance supplémentaire afin de s'assurer un fond de roulement.

Van Rappard, à qui Vincent souhaiterait demander cet argent, redevient distant, du fait de sa maladie (il est notoire qu'il crache maintenant du sang, invoquant une possible tuberculose, autre fléau des infections de ce siècle). Ce qui donne l'occasion à Vincent de dresser le portrait-type du fonctionnement quasi physiologique de l'artiste : « Pour moi, je ne pense pas que cela aurait pu vous nuire (en parlant d'une possible visite). Au contraire, car la constitution de tout artiste accuse entre autres un trait typique. Une faiblesse passagère, la nervosité ou la mélancolie résultent souvent de sa tension d'esprit, lorsqu'il travaille. Mais il se produit aussi souvent une espèce de réaction ; cette faiblesse peut guérir précisément sous l'effet de cette (même) tension d'esprit. » En d'autres termes, le mal contient le remède, et vice versa.

Vincent, lui, a choisi : il préfère tout investir dans son travail, y compris sa santé. Alléguant entre autres la « vérité de (cette) parole mystérieuse : qui perdra sa vie la retrouvera ! » Il faut dire que sur le plan plastique, Vincent se retrouve aussi dans une impasse. Il accumule les études de personnages, mais n'arrive pas à en dégager une composition d'ensemble qui serait par ailleurs artificiellement réunie. Cela lui coûte manifestement trop d'efforts, car il ne possède pas la patience de s'y conformer intellectuellement. D'où ce nouveau constat le concernant : lorsqu'il aura libéré ce qu'on peut appeler l'eau de l'écluse, ce sera sous l'impulsion de panoramas perçus dans leur immédiateté, mais pas par l'intermédiaire d'une peinture élaborée. Nous entrons bien, avec Vincent Van Gogh, dans le domaine d'une peinture de l'instantanéité, de l'urgence, de la

Un essai romancé

représentation instinctive, de la perception sensitive des couleurs. Pour l'heure, Vincent n'a pas encore découvert les vertus de ce terrain d'expression... et reste par trop soumis à la force d'attraction de ses références picturales.

Pour autant, Vincent admet volontiers à van Rappard qu'il se cherche toujours. Mais il réaffirme pourtant qu'il assume son choix de vivre avec Christine et le remercie d'ailleurs, au passage, d'être un des rares à ne pas lui en tenir rigueur. Pour se préserver des commérages et autres racontars, lui se contente d'éviter au maximum la mixité, source d'affrontements ridicules. Mais dès la lettre suivante écrite à Théo, Vincent indique qu'avec le même van Rappard, il a l'impression de jouer au jeu de l'oie : à savoir qu'il avance toujours pour mieux reculer. Et pendant ce temps-là, lui est continuellement aux prises avec les « instabilités de la femme » (comprendre Christine), doublées de crises de colère. De plus, manifestement, la famille s'en mêle, ce qui ouvre une porte vers tous les excès dangereusement aggravés par la négligence et la nonchalance endémiques de Christine. Il s'en explique : « Tous ces défauts sont les pousses diverses d'une racine unique : une éducation défectueuse. Elle a vécu pendant des années en dépit du bon sens, à rebours ; elle a subi l'influence d'un milieu vicieux. Je te dis tout cela à titre de confiance, tu entends, et non parce que je suis en proie au désespoir. Je veux que tu comprennes que je ne file pas le parfait amour au clair de lune dans un jardin de roses – non, c'est un amour aussi prosaïque qu'un lundi matin. » A lui donc de montrer l'exemple de ce qu'est l'assiduité au travail. Et bien souvent, pour la soulager, il garde l'enfant pour lequel il nourrit une véritable affection : « Il traîne souvent par terre près de moi, dans un coin de l'atelier, sur quelques sacs étendus ; il pousse de petits cris en regardant mes

Un essai romancé

dessins ; il se tient toujours tranquille dans l'atelier, (...) passe son temps à regarder les études fixées aux murs. Oh ! c'est vraiment un charmant petit bonhomme. »

Enfin, ils se rendent mutuellement visite avec van Rappard qui lui prête 25 florins ; visite suivie, telle une vigie attentionnée, par une brève apparition de son père qui semble apprécier ses dessins d'ouvriers. Et toujours cette bienveillance qui le rend disponible : « Ces jours-ci, ou plutôt ces semaines-ci, j'ai eu une compagnie tout à fait agréable tandis que je travaillais en plein air : celle d'un jeune arpenteur qui s'essaie à dessiner. Il m'a d'abord montré des dessins que j'ai trouvés mauvais ; je lui ai dit pourquoi je les trouvais mauvais. Je pensais, après cela, ne plus jamais entendre parler de lui. Mais voilà qu'un beau jour, il m'adresse de nouveau la parole, disant qu'il avait cette fois plus de temps, et demandant s'il pouvait m'accompagner travailler dehors avec moi. Eh bien, Théo, le type a tellement bien attrapé le dessin de paysage qu'il rapporte aujourd'hui des esquisses : prairies, bois, dunes, qui sont tout bonnement excellentes. »

De manière trop répétitive pour être due au hasard, le même scénario semble se mettre inlassablement en place : Vincent se plaint auprès de Théo d'une pression particulière ; et immédiatement après, les événements se débloquent autour de lui. Ainsi, du mois de mai à celui de septembre 1883, Vincent va progressivement s'enfermer dans une configuration familiale où sa gentillesse naturelle le met à la merci de manigances sans scrupules qui ne cherchent qu'à profiter de sa bonté et de ses largesses. Dès lors, toute la période des mois suivants se focalisera sur la manière la plus douce de sortir Vincent de cet environnement qui devient nuisible à son insu. Période cependant non exempte de revirements, dans une avalanche de lettres qui

Un essai romancé

toutes disent à peu près la même chose : Vincent se noie dans le travail, comme s'il avait des pensées sombres à mettre de côté... Par exemple, la découverte de l'atelier de van Rappard l'a conforté dans l'idée de se procurer du matériel de qualité s'il veut obtenir un résultat de qualité. Mais par manque de pratique, il pense toujours qu'une approche en noir et blanc est plus sérieuse et plus intense que les rendus que peuvent produire la couleur. Sur ces entrefaites, van Rappard a le malheur de lui rappeler ses débuts à La Haye et les imperfections de ses premières tentatives, leur manque de dynamisme. Il n'en faut pas plus à Vincent pour qu'il se lance à corps perdu dans une grande composition qu'il intitule *Tourbiers des dunes*, ne comportant pas moins de vingt personnages, tel un nouveau défi à réussir. Levé dès quatre heures du matin pour agencer ces figures sur une feuille d'un mètre de long sur cinquante centimes de haut (format qu'il affectionnera toute sa vie), il veut que le dessin séduise, tout en portant le spectateur à réfléchir. Soit, pour l'artiste : extérioriser ce qu'il ressent, tout en trouvant la forme adéquate. En abordant les grands formats, il constate que le fusain n'est plus une matière suffisamment stable face à sa façon énergique de travailler, puisque ses gestes amples effacent les détails préalables.

Mai 1883 est pourtant la date précoce à laquelle Théo évoque avec ses parents un possible mariage. Réponse cinglante de ces derniers : tout comme Vincent, Théo n'aurait pas assez de revenus pour subvenir à un ménage (sic !). Réponse qui a le don de révolter son frère. Vincent ressent en effet comme une injure ce positionnement de son père (essentiellement), dicté par l'ingérence de l'église dans les affaires privées. Surtout venant de la part de gens aussi humbles qu'eux ! Ce comportement révèle

Un essai romancé

en outre, selon lui, un manque de culture de l'esprit et de développement du sentiment humain. Cela lui semble même incompatible avec la dignité exigée par la profession de pasteur, comme lorsqu'il néglige le salut de pauvres femmes abandonnées en se détournant de leur chemin. Le ton de sa lettre en devient féroce, voire virulent. Surtout lorsqu'il prend en compte le fait que la personne aimée de Théo semble plutôt être d'une bonne extraction sociale. Que son père en vienne à déplorer sa relation avec Christine ne l'émeut plus ; mais en ce qui concerne Théo, il trouve cette conduite inqualifiable. Est-ce la raison pour laquelle Théo ne se déclarera finalement que quatre ans plus tard, une fois leur père décédé ? Ceci semble y contribuer... Quoi qu'il en soit, Vincent lui conseille de se passer de son avis pour l'avenir.

Bref, le moins que l'on puisse dire est qu'il s'en passe des vertes et des pas mûres, dans la famille Van Gogh ! Vincent s'acharne quant à lui sur de grandes compositions ouvrières, bien qu'il fasse manifestement fausse route. En effet, ses personnages restent empruntés, ce qui relègue ses tentatives à l'état d'œuvres de seconde zone. De fait, il les destine principalement à des revues, pour des raisons manifestement alimentaires. Bien évidemment, lui, sur le moment, en est fier. Mais parallèlement, les affaires de Théo marchent plutôt mal (sans autre précision, en tout cas pour l'instant) ; et Vincent se sentant pris à la gorge, voici comment il retranscrit son angoisse : « Je trouve fâcheux que tu aies dû m'écrire que tes affaires ne vont pas très bien ; redoublons d'énergie quand la situation devient précaire. Je ferai doublement de mon mieux dans mes dessins mais, en attendant, tu dois faire de même dans tes envois d'argent. Ton argent représente pour moi les modèles, l'atelier et le pain ; réduire tes

Un essai romancé

envois équivaldrait pour moi à une mort par strangulation ou par noyade : je veux dire que je ne puis m'en passer – ni me tirer d'affaire avec moins – pas plus que je ne puis me passer d'air. Depuis longtemps, je portais ces deux dessins dans mon cœur (il parle des deux compositions d'envergure), mais je n'avais pas d'argent pour les exécuter ; l'argent de Rappard m'a permis de m'y mettre. On ne saurait étouffer la faculté de création ; ce qu'on ressent doit finalement se manifester. »

Dialogue ubuesque, surréaliste, dantesque, voire fantasmagorique ! Parallèlement, la famille de Christine a compris que le moment était devenu propice pour intriguer afin que cette dernière le quitte – dans le but, bien évidemment, de la remettre sur le trottoir -. En toute honnêteté, Vincent ne reste pas les bras croisés et cherche de son côté des solutions de remplacement. Il sollicite des revues, envoyant même deux grands dessins à l'oncle Cent dans l'espoir que ce dernier accepte enfin de prendre le relai de Théo en le reconnaissant comme un peintre d'avenir, puisque son oncle joue par ailleurs ce rôle de mécène auprès d'autres artistes. Tout cela en vain : expliquant le statut quo qui en résulte, mais qui ne satisfait personne. Alors Vincent expose le principe qu'aucun moment de bonheur ne dure (âpre constatation !), car tous sont appelés à disparaître. Si l'homme s'en accommode, du moins en apparence, toujours se dépose au fond de l'être comme une sorte de « navrance » (le néologisme est de Vincent lui-même), dont la pauvreté en est la pure expression. Ce à quoi Christine semble avoir temporairement échappé... Aux sentiers du sentiment s'opposent ceux du devoir, et chaque couple qui a pour volonté de perdurer doit apprendre à faire la part des choses... Ainsi s'élabore l'opinion de Vincent à propos de l'affaire qui préoccupe toujours Théo : tant qu'il s'agit de sauver une vie, il n'y

Un essai romancé

a pas de question à se poser. La part d'inconnue est certes immense, mais elle ne doit pas être prise en considération.

Il semble que ce soit produit alors un subtil glissement : désormais (mais est-ce pour noyer le poisson, afin de ne pas avoir à déjuger son père ?), Théo détrompe Vincent sur la condition sociale avantageuse de sa malade. De son côté, Vincent insiste, Théo ayant droit lui aussi à sa part de félicité : « Une union durable apporte une grande paix intérieure. » En conséquence de quoi, bien que l'affaire semble plutôt s'enliser, il encourage Théo à persévérer à tout le moins dans ses sentiments. Mais recevant un colis de son père et même un peu d'argent, il en conclut à des velléités d'apaisement. A son tour, il va jouer les entremetteurs : « Je tiens à attirer ton attention sur le fait que Pa est un vieillard et qu'il t'aime sincèrement ; je crois qu'il prendra son parti de ta décision, si tu n'en démords pas. » Et lui rappelle que « Cet hiver, Pa m'a désapprouvé parce que je vivais avec la femme ; n'empêche qu'il m'a envoyé un manteau chaud « qui me serait peut-être utile (...). ». Un geste pareil me fait oublier trois hectolitres de reproches. (...) Il a dû se dire cet hiver : Cette sacrée garce – je ne voudrais quand même pas qu'elle ait froid. Il se peut qu'il se dise à propos de ton cas : Cette pauvre femelle papiste (?) ne doit pas rester éternellement seule. » Le langage est certes imagé, mais le résultat percutant. Mais surtout, cet échange montre qu'il y a eu interversion de personnalités. Désormais, ce ne sera plus de Johanna dont il sera question (puisqu'elle est repartie en Hollande), mais d'une certaine Marie. Pour Vincent, qui n'est pas encore au fait des détails réels ou inventés à cette occasion par son frère Théo et passant outre ce qu'il considère n'être qu'un simple avertissement de ses parents contre des situations potentiellement difficiles, il raconte comment on lui a

Un essai romancé

refusé l'autorisation d'entreprendre des dessins à l'hospice des vieillards, qu'il visite pourtant ; et comment il se recentre sur l'évocation de scènes pittoresques de la vie ouvrière.

Avec van Rappard, ils reviennent dans leurs échanges à propos de certains aspects structurants concernant le dessin exécuté « par le contours » (ou appréciation de la forme par l'extérieur) ; ou encore sur l'affadissement de l'art qui résulterait, selon eux, de la mode des aquarelles ne permettant ni de « finir » le dessin ni de le monter haut en gamme de couleurs. D'ailleurs, avec ses grandes compositions, Vincent se trouve confronté à la question de savoir quand arrêter l'intensification progressive des valeurs, tout en s'apercevant que lorsqu'on passe un certain point d'équilibre, le dessin se « fatigue ». On doit alors l'abandonner parce qu'on a outrepassé la capacité de l'œil à éprouver de la satisfaction à le regarder. D'un autre côté, van der Weele, qui a vu ses grandes compositions, a la franchise de lui indiquer qu'à son avis, il fait fausse route en cherchant à « trop vouloir en mettre ». Il le lui fait valoir : « L'opinion de van der Weele était dans l'ensemble favorable ; mais il m'a fait remarquer à propos de *La sablière* qu'il y avait trop de figures et que la composition n'était pas assez simple. « Voyons, dessinez plutôt ce bonhomme avec cette brouette sur la crête d'une digue, se détachant sur le ciel clair du soir, m'a-t-il dit. Comme ce serait beau, alors que, comme ça, ça hurle ! » »

Il faudra donc à Vincent trouver comment s'adapter de nouveau, afin de tirer un meilleur profit de son travail. Ainsi se doit-il de revenir aux choses simples : « Je travaille très rarement de mémoire, je ne m'exerce pour ainsi dire pas à le faire. Cependant, je commence à m'habituer si bien à me trouver en face de la nature que je parviens, mieux qu'au début, à faire abstraction de

Un essai romancé

mon sentiment personnel. » Ce qui frappe en l'occurrence, c'est la vitesse à laquelle Vincent balaie le champ des expériences du possible et la rapidité avec laquelle il est capable d'en tirer un enseignement positif, puisqu'il ne lui aura fallu que deux années pour aborder sa faculté d'abstraction, là où dix ou vingt ans de carrière sont en général nécessaires pour de nombreux autres artistes. Ce qui lui permet d'affirmer qu'il arrive à inclure du sentiment dans une scène à partir du moment où son cerveau l'a prévisualisée - non sans l'avoir croquée plusieurs dizaines de fois au préalable !

D'où un nouveau pas de situation semble s'imposer : nous avons déjà évoqué l'enfant mort-né ayant précédé la naissance de Vincent. D'autres aspects viennent compléter secondairement ce tableau, déjà en soi désolant. Le premier est qu'il faut considérer que les parents de la famille Van Gogh ont dû se marier tard, relativement à leur époque. En effet, Vincent, qui est l'aîné de la fratrie de six enfants, n'a que trente ans lorsqu'il qualifie son père de vieillard. Et de fait, son père a déjà trente et un ans lorsqu'il né ; mais sa mère, plus âgée, en a quant à elle trente-quatre. Et le petit dernier, Cornelius (aussi dénommé Cor), naîtra quatorze ans plus tard. Autre donnée qui laisse un peu perplexe : Vincent et Théo ont donc, à eux deux, trois sœurs et un frère. Et mis à part deux ou trois rares évocations en tout début de correspondance, lorsque Vincent est en Angleterre, et un aparté avec sa cadette Wilhelmine en fin de parcours, le reste de la fratrie devient totalement transparente durant les dix dernières années de leur intense correspondance. Même à l'occasion d'un anniversaire ou d'un quelconque événement familial... ! Est-il possible d'en déduire que c'est pour compenser ce manque apparent d'unité familiale que Vincent s'attache autant à Théo, d'une part ; et si

Un essai romancé

désespérément à Christine, d'autre part ? La question est posée. Cependant, une telle absence même marquée du sceau de la crise familiale résonne étrangement au milieu d'un lot de 652 lettres échangées ! Et dénote une focalisation relationnelle sur la seule question de l'efficacité artistique.

Si maintenant l'on s'attache à faire le point sur l'avancement du travail de Vincent, quel bilan peut-on en tirer ? Certes, il s'applique consciencieusement. Certes, il commence à produire et doit désormais disposer d'une panoplie d'au moins 200 dessins, à l'issue de trois années complètes de travail ; mais il n'en a diffusé qu'une trentaine environ, plus une petite vingtaine achetés par complaisance dans le cadre familial. Plus une dizaine de lithographie et autant d'aquarelles. Tout ceci non sans avoir détruit un nombre important d'essais qu'il considérait comme ratés et l'étaient très certainement, compte tenu du fait qu'ils sont l'émanation d'une période consacrée à faire ses armes. D'où le constat suivant : Théo, tout comme Monsieur Tersteeg avant lui, sont des marchands. S'ils n'abusent pas des mêmes arguments, Théo étant plus subtil et personnellement impliqué, ils ont les mêmes objectifs : faire fructifier leur investissement. Mais Vincent n'a de cesse d'arguer que ses conditions matérielles quotidiennes ne lui permettent pas d'aborder sereinement la peinture. D'où la seule conclusion qui s'impose : il devient nécessaire d'éliminer tous les éléments parasites qui gravitent autour de l'artiste toujours en devenir et l'empêchent de progresser. Quitte à jeter Vincent à la rue ? Il est clair que cette idée a plus d'une fois traversé l'esprit de Théo ; mais qu'il n'a pas su comment la mettre en pratique. Ni comment faire comprendre à Vincent que l'investissement mensuel qu'il reçoit peut amplement lui suffire à s'équiper en conséquence afin d'atteindre

Un essai romancé

en peu d'étapes une dimension que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de commerciale : Vincent étant désormais plastiquement mûr pour cela...

Il faudra donc agir contre son gré, et cette situation inédite pose pour la première fois dans l'histoire de l'art le dilemme, qui deviendra par la suite un grand classique, de l'écart de vue qui existe entre artistes, d'une part, et galeristes, d'autre part. L'originalité qui se fait jour ici étant que cela s'exprime au sein d'une même fratrie. Car c'est bien à cela que Théo va être confronté, peut-être malgré lui ; et ce à quoi il devra bientôt s'employer, même s'il montre tant de scrupules à le faire ! Pendant ce temps, Vincent réoriente sa problématique. Sa nouvelle lubie : associer dans un espace restreint deux personnages qui s'opposent dans leur aspect (par exemple, un vieux jardinier bêchant à côté d'un jeune garçon) ; mais s'harmonisent plastiquement. Personnages qu'il traite en ombres chinoises ou à contre-jour, mais toujours fourmillant de détails... Encore une fois, on sent poindre le tour de force ou le défi. Cela fait donc partie des gammes de l'artiste. « Quand je dessine un bêcheur dont une jambe se porte en avant de l'autre, dont un bras se place devant l'autre ou qui a la tête penchée en avant, je dessine d'abord en détail la jambe, le bras, le cou, la nuque, l'arrière de la tête, ce qui par conséquent est caché ; puis je dessine ce qui se voit, ce qui vient en avant, afin d'avoir ainsi l'effet juste. »

Dans le même temps, comparant ses dessins actuels avec ceux datant d'il y a un an, Vincent trouve ses anciennes ébauches sales et négligées, ce qui prouve à ses yeux qu'il s'est bien appliqué à se discipliner et à gagner en concentration. Il juge le moment opportun pour tenter de se réconcilier avec le cercle de

Un essai romancé

ses débuts à La Haye, si jamais cette démarche peut lui procurer l'ouverture dont il a instamment besoin. Ainsi, muni d'un de ses nouveaux dessins, il est retourné voir Monsieur Tersteeg pour lui rendre ses livres d'anatomie et lui montrer ses progrès. Si leurs relations en sont visiblement ressorties aplanies, il en est reparti sans aucun compliment. Il garde espoir qu'il y ait possiblement une suite, mais en réalité sans trop y croire. Car le même Tersteeg n'en démord pas : il veut de l'aquarelle. Et Vincent a très bien compris que la raison en est qu'ayant moins de caractère, seule la couleur non compromettante est vendable. S'obstinerait-il pour sa part à ne pas vouloir vendre ? Nous touchons là au nœud du problème. Car enfin, son excuse consistant à dire qu'il n'en a pas les moyens ne tient pas, compte tenu de ce que toutes ses tentatives en dessin lui coûtent, modèles compris. Et n'oublions pas que, du point de vue de la psychanalyse, le noir dont il cherche sans cesse à approfondir l'intensité est la couleur du deuil dont sa mère se paraît lorsqu'il était enfant...

Mais l'été s'installant (on aborde désormais le mois de juillet 1883), la bonne humeur et la sérénité reviennent pour un temps de part et d'autre des deux correspondants, tandis que van Rappard jubile en lui décrivant sa nouvelle approche picturale consistant à faire vibrer les machines. Parallèlement, pour Vincent, le maître-mot reste de manifester un travail puissant, en espérant que cela lui apporte des jours meilleurs. Il dessine une frise, *Les arracheurs de pommes de terre*, où le goût de l'agencement formel (il y raconte une action qu'il décompose en quatre temps, sans que le spectateur se sente mis devant une explication de texte) devient éloquent. Mais déplore à cette occasion avec Théo que la figure sociale de l'artiste subsiste éternellement accablée. Il en dressera donc un portrait

Un essai romancé

saisissant : « Et penser que, dans le temps, l'opinion publique considérait certains de ces artistes comme des suspects au point de vue du caractère, des intentions et du génie ; on racontait à leur sujet les histoires les plus absurdes : Millet, Corot, Daubigny, etc., et on les regardait à peu près comme un garde champêtre regarde un chien hirsute errant ou un trimardeur démuné de papier d'identité – mais le temps a passé et voilà les *Cent chefs-d'œuvre* (...). N'empêche, je trouve que l'histoire des grands hommes ressemble à un drame (...); dans la plupart des cas, ils ont disparu au moment où l'on rendait publiquement hommage à leur œuvre et de leur vivant, ils ont été en butte à l'hostilité de leurs adversaires. Chaque fois que j'entends parler d'un hommage public aux mérites d'un tel ou d'un tel, je me représente nettement les figures effacées, sombres, de ces hommes qui avaient peu d'amis – et je les trouve ainsi, dans leur simplicité, plus grands et plus navrants. »

D'où Vincent voit surgir le phénomène des affinités sélectives... qui en partie expliquent son grandiose entêtement : « L'aquarelle n'est pas le moyen le plus adéquat d'exprimer la brutalité, l'ampleur et la vigueur des figures. Il en va autrement si l'on vise surtout aux coloris et aux couleurs ; dans ce cas, l'aquarelle convient admirablement. Je reconnais volontiers qu'on pourrait dessiner d'autres études des mêmes figures en se plaçant à un autre point de vue (par exemple, les nuances et les couleurs) et en poursuivant un autre but – mais je te le demande, si mon état d'âme et ma sensibilité me portent à observer en premier lieu le caractère, la structure et l'action des figures, a-t-on le droit de m'en vouloir si, répondant à mes émotions, je n'en arrive pas à peindre une aquarelle, mais à faire un dessin en noir et en brun seulement ? » Le fait même de se poser la question à haute voix

Un essai romancé

dénote pourtant un prémisses de la fissuration progressive de sa position. Vincent songe alors à s'expatrier à la campagne où la vie serait moins chère, car les charges moins lourdes.

Chez le peintre De Bock, il voit des toiles « blondes » à peine esquissées, ce qui leur donne un côté romantique qui lui parle immédiatement. Seul reproche : un certain flottement observé dans la mise en place des proportions relatives entre les masses, aspect sur lequel les peintres des *Cent chefs-d'œuvre* étaient scrupuleusement attentifs. En substance, dans le combat que se livre continuellement l'imagination et le réalisme, pour Vincent, c'est ce dernier qui l'emporte sans ambiguïté. Pour preuve, cette critique tirée du domaine littéraire : « (...), j'avoue quelques penchants pour les œuvres de Hauffmann ou d'Edgar Poe (*Contes fantastiques, Le corbeau*, etc.), mais je trouve indigeste cette fantaisie opaque, sans signification, car elle n'a pour ainsi dire aucun rapport avec la réalité. » A l'occasion de la visite de l'atelier de De Bock, Vincent nous indique qu'il ne se sent pas être un paysagiste, qu'il n'en a pas la fibre naturelle. Là encore, on découvre beaucoup de subjectivité dans cette remarque spontanée de Van Gogh, car son acharnement à étudier les figures ne nous démontre-t-il pas qu'il est encore moins habile avec ces dernières ? Or lorsqu'il n'aura plus de modèles à sa disposition, c'est bien vers le paysage qu'il puisera sa réserve de sujets, et avec quelle fougue ! Aussi, à l'instar de beaucoup de peintres, sa pratique reste pour le moment d'une appréhension trop intellectuelle, car il n'a pas encore trouvé le déclencheur pour opérer une approche émotionnelle prise « sur le vif » : soit sans filtre ni accessoire, puisqu'élaborée au cœur même de la réalité concrète des choses. Si jamais il est amené à déménager, Vincent envisage à ce moment-là de se rapprocher de la mer,

Un essai romancé

environnement qui l'attire, s'il veut profiter d'un dépaysement complet.

Les échanges entre frères sur la peinture que Théo côtoie lors des Salons parisiens et sur les portraits de peintres esquissés par des littérateurs ne pratiquant pas cet art sont pleins d'enseignements du même ordre et de remarques de bon sens. Ne revenons pas dessus. Nous sommes à l'orée du mois de juillet et Théo annonce son arrivée imminente. Cependant, un dernier avis porté sur un tiers créateur nous propose incidemment une sorte d'effet miroir par anticipation de la personnalité artistique qui habite le peintre Van Gogh. Avec Breitner, nous restons dans le contexte d'un artiste atteint d'une maladie que nous aurions aimé pouvoir préciser. Mais peu importe. Voici pour commencer le jugement que Vincent extrapole à partir de cette peinture hautement déstructurée, jugement porté à l'issue d'une longue description : « Je ne parviens pas à comprendre qu'on puisse en arriver à fabriquer des trucs pareils. Ce qu'ils représentent ressemble aux hallucinations d'un fiévreux : biscornues et absurdes comme un rêve sans queue ni tête. Franchement, je crois que Breitner n'est pas encore guéri et qu'il a peint ces croûtes-là dans un accès de délire. » Tout l'intérêt du présent constat résidant cependant dans le commentaire édifiant que Vincent en tire pour lui-même : « L'année dernière, au moment où j'étais déjà guéri – mais je souffrais encore d'insomnie et j'avais des accès de fièvre –, je me suis parfois forcé à travailler quand même, et j'ai fait alors quelques dessins qui, Dieu merci, n'avaient pas ces dehors absurdes : n'empêche que je ne suis jamais parvenu à comprendre pourquoi je les avais faits. »

Un essai romancé

Vincent se sent maintenant à bout de nerf. Il a besoin de calme et de repos. Il a réussi à négocier avec De Bock qu'il lui mette à disposition son pied-à-terre près de la mer, à Scheveningue, et prépare son matériel de peinture en conséquence, afin de profiter pleinement de ces journées au grand air. Il précise être faible parce qu'il ne mange pas à sa faim et que les soucis le rendent malade. Mais comme son frère ne lui laisse qu'un espoir infime d'une évolution favorable, il le supplie de venir instamment. Une situation de non-retour semble bien avoir été atteinte. Au point qu'il regrette de s'être remis à peindre, du fait de la cherté du matériel pour lequel il a accumulé des dettes. Le paradoxe étant qu'il se libère du poids de la contrainte psychique que représente pour lui la couleur au moment même où il est le plus acculé, provoquant en cela une tension extrême qui le mine. Il fait faire trois clichés de ses œuvres dans l'espoir qu'ils aideront à argumenter à distance leur futur placement ; mais Théo ne trouve pas les tirages convaincants...

Vincent sait pourtant que son cas n'est pas isolé ; il sait combien la vie des peintres est exigeante et qu'elle ne rapporte, la plupart du temps, que de la misère. Mais en l'état, l'absence de perspective n'arrange rien. Comme à l'accoutumée, c'est Vincent qui en brosse le meilleur tableau : « Théo, dépenser plus d'argent qu'on en reçoit n'est pas bien, mais à choisir entre interrompre le travail et continuer, je choisis de travailler jusqu'au bout. Millet et d'autres précurseurs ont persévéré sans craindre l'huissier, quelques-uns ont même été en prison, ou ils ont dû chercher un gîte à gauche ou à droite, mais ils n'ont jamais interrompu leur travail, autant que je sache. Quant à mes difficultés, ce n'est qu'un début, car j'en vois surgir en foule dans le lointain, comme une grande ombre noire : cette pensée entrave parfois mon

Un essai romancé

travail. » Et il en vient à écrire des lettres d'angoisse presque tous les jours, y pressentant que la vie d'artiste n'est pas compatible avec la vie de famille. Or cette constatation aggrave son malaise : « Je vois tout en noir. Ah ! si j'étais seul. Oui, mais j'ai à me préoccuper de la femme et des enfants, de ces pauvres gosses auxquels je voudrais tant assurer le nécessaire et dont je me sens responsable. » Ce qui en l'occurrence devient faramineux est qu'en cet instant tragique de son existence, loin de sombrer dans un marasme léthargique, toute la lucidité dont est capable Vincent lui fait entrevoir clairement ce dont son esprit a besoin : « Il ne saurait être question de se reposer, mais il serait bon quand même de me distraire un peu, en travaillant selon un autre procédé (il pense à la peinture et à sa dimension de plénitude) d'autres motifs. Après avoir dessiné tant d'études de figures, j'ai besoin d'autre chose : la mer, les fanes bronzés, les champs d'étéules et la terre labourée. » Toute la richesse de son œuvre future tient quasiment en ces quelques mots ! Et d'en conclure : « Après tout, ce ne serait pas une grande perte si j'échouais (sic !) : je ne tiens pas à la réussite. Mais il est naturel qu'on essaie de faire fructifier la vie au lieu de la laisser faner ; et d'autre part, il arrive qu'on se dise que la vie n'est pas insensible à la façon dont on dispose d'elle. »

Débat ouvert de la conscience. Etat proche de l'arrachement. Théo, lui, répond, calme, apaise. Mais il joue franc jeu : directement ou indirectement, ses revenus font vivre six personnes. Que cette période de transition soit longue et douloureuse pour Vincent, on en conviendrait à moins. Qu'elle soit remplie d'incertitudes qu'il a du mal à circonscrire, d'où ses nombreux ressassements, il n'en demeure pas moins vrai qu'il est devenu indispensable d'intervenir. Ce que Vincent lui-même

Un essai romancé

ressent en se projetant mentalement dans un autre univers, mais qui demeure indissociable de Christine et des enfants. Pour s'en convaincre, il décrit en détail cette vision extraordinaire d'une peinture dont il mesure la portée symbolique (et en même temps irréaliste) d'un couple âgé, uni à l'orée d'une forêt lumineuse et pour laquelle il souhaiterait prendre ses parents pour modèles ! Ainsi, au-delà de savoir comment les événements se seront orchestrés, la question qui surgit est plutôt de connaître la manière dont Vincent les aura vécues.

Vincent envisage de faire rapatrier le contenu de son atelier chez Théo, pour le sauvegarder d'éventuelles saisies ; mais aussi en vertu du fait qu'il estime que son travail lui appartient. Pas plus que les autres habitants de la rue, Vincent n'a payé ses contributions aux percepteurs et changer d'environnement devient pour lui une nécessité économique. Il se félicite d'une médaille d'argent obtenue à un salon par van der Weele avec une création dont il a suivi la progression pas à pas. Désormais, il en est certain : s'il en a de nouveau les moyens, il est persuadé de pouvoir pratiquer la peinture assidument. Mais sa vente lui importe peu, car il affirme qu'on ne peint pas une toile tels que les marchands se l'imaginent. C'est ce qu'il a retenu de son passage chez Goupil et Cie, et il commence à intégrer que les propos du peintre Daubigny qu'il y a entendu : « Ce ne sont pas mes tableaux que j'estime davantage qui me rapportent le plus » n'étaient pas une boutade.

Vincent mesure - on le saurait à moins - que son sort est lié à celui de Théo. Ce qui implique que d'une façon ou d'une autre, la solution qu'ils recherchent ne devra en aucun cas les séparer. De

Un essai romancé

fait, il ne parle jamais de ses affaires à personne d'autre qu'à lui, même pas à Christine. Mais ses forces commencent à défaillir. Sa volonté s'émiette, sa capacité de résistance s'effrite. Dans son insistance naïve, il va jusqu'à insinuer le doute dans l'esprit de Théo sur le sens et la portée de leur action. Vincent en recevra un billet déchiré en deux, tandis qu'il lui faudra patienter un mois supplémentaire avant la venue effective de son frère avec qui ils doivent prendre des décisions. Car si Vincent parle volontiers d'une amitié qui le lierait à son frère, elle est déjà exclusive, puisqu'il avoue ne se confier qu'à lui. En réalité, c'est là que se joue l'aspect fusionnel de leur relation, au point que Johanna, cinq ans plus tard, n'hésitera pas à exprimer qu'elle comprend qu'en épousant Théo elle a aussi épousé la destinée magistrale de Vincent. Etrange fatalité, ou hasard merveilleux ? Puisque ce sera à cette intellectuelle issue, elle aussi, d'une famille d'assureurs et dont le frère est marchand d'art que l'on devra la postérité fabuleuse de cette œuvre de génie - bien que parfois controversée -.

En conclusion de ce passage central dans l'évocation de la relation entre les deux frères, ajoutons qu'il nous faudrait tordre le cou à une autre légende - ou, à tout le moins, à un raccourci fâcheux de leur histoire - concernant la nature exacte de leur rapport. On ne peut en aucun cas laisser dire qu'un pacte d'échange initial ait jamais été conclu : soit une rétribution contre un versement de la production de Vincent. Un tel pacte n'existe pas d'une manière formelle ; mais surtout, ces deux aspects, qui sont chacun effectif dans leur réalisation, ne sont jamais évoqués *dans le même temps*. Théo aide son frère dès que celui-ci annonce vouloir devenir artiste, non pas de manière intéressée, mais parce qu'il est le seul à appréhender combien est exigeante

Un essai romancé

la vie d'artiste. Et ce sera Vincent qui, de sa propre initiative, alors qu'il commencera à se satisfaire de ses premiers résultats laborieusement acquis et leur cherchant un débouché, indiquera à Théo que ce travail, dans l'esprit, lui est dû. Au sens initial du terme de la reconnaissance ; mais aussi parce que Vincent, que le côté marchand ennuie, mesure en retour que Théo est certainement le mieux placé pour accomplir en toute confiance cette tâche. Alors certes, les circonstances finales feront que Vincent décèdera bien quelques mois avant Théo ; certes, ce dernier a su se ménager une descendance et, par procuration, une légataire dévouée. Mais cet enchaînement ne procède en aucun cas d'un contrat préalable et, qui plus est, la finalisation de ce parcours brillant soumis à hypothèses aura plus d'une fois risqué faillir.

Mais, avant toute chose, laissons passer l'été. Calmement, Vincent y analyse son travail. Il lui paraît indispensable de changer la qualité de ses productions qui lui paraissent toutes maigres et sèches. Et il se prend à échafauder un nouveau plan pour l'avenir. Mais ne nous leurrons pas : ce sentiment que véhiculent les mots « maigres » et « sèches » tient entièrement dans le constat que le dessin, quel que soit son biais d'obtention (craie, fusain, crayons, plume, encre d'imprimerie), ne joue que sur un seul principe, qui est de laisser apparaître des fenêtres de fond blanc (la texture mat du papier), hormis la gradation des valeurs s'assombrissant. Ce qui ne laisse de tirailler Vincent est qu'il constate malgré lui qu'il a fait le tour de la technique en noir et blanc et que, désormais, lui manque cette exubérance chatoyante de la couleur. Quelques essais d'aquarelle, en attendant mieux, lui font passer le temps... Mais pour toute

Un essai romancé

décision finale, il s'en remet entièrement à Théo, sur lequel il entretient certes une ascendance psychologique, mais qui débouche paradoxalement sur une indépendance absolue en ce qui concerne ses choix. D'où cette intrication de destin des deux personnages.

Comme il a donné gracieusement des leçons à un jeune étudiant géomètre, il a l'heureuse idée de suggérer à son père droguiste de lui rétrocéder, en forme d'échange, ses invendus de couleurs eau et huile. A l'issue d'une âpre négociation, il s'en sort avec 300 tubes pour seulement 40 florins, soit moins cher que le prix fournisseur. Et qui dit aquarelle dit abandon progressif du thème prédominant de la figure, pour se concentrer entièrement sur le paysage estival qui se présente alors à lui. Dès cet instant, alors qu'aucun changement concret n'est intervenu dans ses conditions de vie, il perçoit que les choses vont aller de plus en plus vite et que sa production va pouvoir s'accroître de manière substantielle ! Il ne nourrit qu'une seule hâte : rattraper le temps perdu. De plus, cette nouvelle technique intègre un réel avantage : il peut reprendre directement les contours de son sujet à la couleur. D'où sa technique si particulière où le dessin qu'il trace au pinceau structure l'espace de ses représentations colorées, lui permettant de gagner beaucoup de temps dans ses réalisations. Mais aborder cette nouvelle pratique - il le souligne lui-même - ne lui est possible qu'après avoir au préalable longuement insisté sur sa formation rigoureuse en dessin. « A présent, je m'en fiche au carré et au cube si le croquis s'efface ; je le reconstitue aussitôt au pinceau, et je rends assez bien la forme pour que l'étude me soit utile. En foi de quoi, je te déclare que je distingue plus nettement ma voie ; je sais fort bien qu'il me

Un essai romancé

faudra peindre beaucoup d'études, mais je n'aurai pas plus de difficultés à en peindre qu'à en dessiner. »

A peine un peu plus tard, Vincent notera scrupuleusement les progrès qu'il réalise avec les coloris, travaillant parfois par taches de couleurs, parfois en touches vaporeuses. Il découvre comment utiliser le fondu sans perdre en vigueur grâce aux empâtements ponctuels de la peinture. Rapidement, il intègre comment « sentir » les couleurs. Même s'il ne fait pas encore totalement confiance à son jugement, il sent qu'un revirement de sa personnalité picturale se met progressivement en place – *ce qui lui fait se demander si ce n'était pas la raison souterraine de ses malaises...* (sic) ? En tout cas, il tend vers la simplification des formes et des couleurs. Et là, Vincent perçoit soudain une illumination : bien que se plaçant encore dans la catégorie des débutants, il n'est pas sûr de vivre très longtemps. Au bas mot, il estime son espérance de vie entre six à dix ans... alors même qu'il décèdera exactement sept ans plus tard ! Si l'on exclue l'hypothèse qu'on lui ait évoqué ce délai lors de son séjour à l'hôpital, force est de constater qu'il alimente à lui seul une conscience aiguë que, pour ce qui le concerne, tout se joue maintenant. Il préfère donc ne pas se ménager pour être en capacité de tirer le meilleur parti de ce laps de temps. « Je dois achever en quelques années une tâche déterminée. » Il dit : « Le monde ne m'importe guère, si ce n'est que j'ai une dette envers lui ; et aussi l'obligation, parce que j'y ai déambulé pendant trente années, de lui laisser par gratitude quelques souvenirs sous forme de dessins ou de tableaux (...) » qui n'auront pas été entrepris pour plaire mais pour exprimer un sentiment humain sincère. » Et aussi : « (...) je suis tenu de réaliser en quelques années un œuvre pleine de cœur et d'amour, et de m'y mettre

Un essai romancé

énergiquement. » Toute cela participant fortement du rayonnement qu'aura su initier Vincent.

Enfin, autre rengaine commune à tous les artistes : il juge son œuvre dans sa globalité. De plus, il se plaint de palpitations... Suite au passage éclair de Théo à La Haye, entre deux séjours à Nuenen (presbytère où ses parents se sont récemment installés), les conclusions qui en ressort peuvent se formuler ainsi : Théo a sermonné Vincent au sujet de sa froideur vis-à-vis de leur père ; Vincent demande en retour de disposer d'un peu de temps pour prendre une décision... et certainement aussi pour régler ses affaires. L'on y perçoit aussi que Théo a déjà dans l'idée de suggérer à Vincent de réintégrer le foyer familiale. Si l'on examine le côté purement économique de la proposition, elle contient sans conteste possible les meilleurs arguments. Mais, dans le même temps, cette solution induirait une rupture inévitable d'avec Christine... D'où le besoin qu'éprouve Vincent de s'appuyer sur un délai de réflexion. Entre autres choses mineures, Théo a aussi conseillé à Vincent de veiller à ses attitudes vestimentaires ; ce qui a eu le don de l'agacer, car il prétend vouloir faire corp avec son métier. D'autant qu'il sort régulièrement travailler en pleine nature. Pour tout le reste, Vincent se juge « clean. » La conclusion de ce bref échange étant qu'au-delà de la prise de conscience des potentiels artistiques, une stratégie a bien été élaborée. D'où il découle qu'un processus s'est mis en place. Reste à en détailler les étapes.

Passant à l'acte, Théo lui a offert deux costumes. Mais il en est de même de son allure comme de ses tableaux : s'ils ne plaisent pas en l'état, attendons seulement que le vent tourne. Car lui ne fera aucun effort pour s'accommoder du goût ambiant ! La seule consigne qu'il donne aux éventuels vendeurs de son œuvre est de

Un essai romancé

patienter. Surtout, il ne veut rien brusquer avec « la femme ». Mais il commence cependant à se faire un raison : elle n'évoluera jamais suffisamment pour devenir meilleure ; en tout cas pas autant qu'il l'aurait espéré. Or si la réconciliation d'intérêt mutuel avec son père est en marche (Théo est retourné à Nuenen pour la négociation), cette dernière demandera du temps pour devenir effective. Il commence donc par écrire une lettre plus consistante à son père, dès le départ de Théo. Un point cependant reste acquis : Vincent ne veut plus se préoccuper que de son œuvre. Mais devant choisir entre la peinture et ses sentiments, cela génère chez lui un puissant combat intérieur. En effet, Vincent se prend à constater que sa blessure intérieure est toujours aussi profonde (parlant pourtant de Christine, considérant que Kate n'est plus qu'un lointain souvenir). Mais Christine ne l'aime pas plus qu'un simple réconfort, il doit s'en faire une raison. Et se doit de changer sa manière d'appréhender les choses, en intégrant que, comme le lui fait valoir Théo, la fin justifie les moyens. Cette façon de voir n'étant pas naturelle chez lui, Vincent indique cependant à Théo qu'il acceptera d'affronter son avenir calmement, « sans trahir la lutte qui se livre dans le tréfonds de son âme. »

Pendant un temps, Vincent avait escompté retourner à Londres, solution que son esprit met dans la balance ; mais considérant la réalité de son évolution artistique, il se résonne finalement : « Ne vaut-il pas mieux, somme toute, me dire franchement (il se parle à lui-même) : Considère que ton œuvre n'est pas encore assez mûre, car ceux qui la voient ne semblent pas saisir nettement ce que tu sens ni où tu veux en venir, elle paraît plutôt les effrayer – poursuis donc tes efforts – travaille honnêtement et vigoureusement d'après la nature. Va chercher tes sujets à la

Un essai romancé

campagne, dans la bruyère ou dans les dunes. » Ce qui se décide donc est de travailler au grand air, plutôt qu'en milieu urbain. Et la campagne qu'il connaît le mieux s'étend dans la partie des Pays-Bas qu'il fréquente depuis son enfance. Cependant, Vincent n'arrive pas à s'affranchir totalement de Christine, malgré les tentations dont elle fait l'objet. A tout prendre, il pense qu'il vaudrait mieux qu'elle soit sauvée (sous-entendu : avec lui) que perdue. Or ils en ont discuté ouvertement. Elle lui a répondu : « Pour ce qui concerne mon ancien métier, l'idée ne me vient même pas à l'esprit de le reprendre ; j'ai dit exactement la même chose à ma mère (qui en l'occurrence fait partie de ses tenanciers), mais je sais que, si je dois m'en aller, je ne gagnerai pas assez, surtout à cause de la pension des enfants ; si donc je me remets à faire le trottoir, je le ferai par nécessité, non pour mon plaisir. » Le challenge est ici clairement énoncé.

Si Vincent avoue maintenant ne plus ressentir de passion pour elle, il éprouve manifestement une vraie pitié pour les enfants... Bref, subrepticement, Vincent tente de négocier un départ de La Haye avec elle. Peut-être espère-t-il qu'au vu de ses dernières évolutions, il arrivera quand même à vendre plus ou moins rapidement ce qu'il produit, afin de subvenir en propre à leurs besoins ? En tout cas, comme à son habitude, Vincent se livre à toutes sortes de calculs. Mais un fait reste incontournable : le présent de Vincent est la résultante de privations. Il ambitionne donc un village tranquille ; mais aussi des commandes qu'il serait prêt à honorer sans rechigner, si jamais elles venaient. En attendant, Vincent fait tout pour se tenir à l'écart des différents familiaux, bien qu'il dise aussi ressentir le besoin de l'affection des siens. Comme Théo lui a manifestement demandé s'il envisageait de reprendre du service chez Goupil – il n'y pas à

Un essai romancé

dire : Théo se sera véritablement mis en quatre ! –, Vincent réplique qu'il ne songe aucunement abandonner le métier qu'il s'est finalement choisi. Pour lui, son apparence importe peu, puisque son activité n'est pas sociable mais solitaire. En vertu de quoi, Théo s'est enfin décidé à faire appel à l'oncle Cent, à qui Vincent est autorisé à envoyer quelques études contre rémunération. Celles-ci l'aideront à résorber ses dettes et il peut désormais commencer à chiffrer sereinement le coût d'un déménagement vers la Drenthe promise, dont son ami van Rappard lui a vanté les mérites. Sur la carte, il repère un endroit isolé au milieu des tourbières : car si le choix de s'exiler revient bien à Vincent lui-même, ce dernier sélectionne pour se faire et d'une manière tout à fait symptomatique *le bout du monde*.

Revenant sur le jugement qu'il convient d'émettre sur la qualité de ses dernières études, Théo, qui les trouve plutôt bonnes, incite Vincent à encore plus se lâcher en prenant appui sur ses acquis, estimant qu'il n'a plus besoin de travaux préalables supplémentaires. Appréciation qui sera d'ailleurs brillamment confirmée par van der Weele : « Bah ! ne me casse pas les oreilles à ce propos (d'en apprendre davantage en peinture). Primo, chacun de nous tâtonne ; et quand il apprend quelque chose d'un autre, il risque d'ajouter les faiblesses de son maître à ses propres faiblesse ; continue tranquillement, sans te creuser la tête à ce sujet. » Mais il reste cependant un obstacle à lever. Or c'est ce moment que Christine choisit pour retourner voir sa mère... chez qui réside son frère, maquereau notoire. La rupture semble dès lors imminente. Pour autant, Vincent excuse toujours ses travers et s'en explique de la façon suivante : « Je ne la tiens pas pour méchante, mais elle n'a jamais vu ce qui est bon, comment pourrait-elle donc être bonne ? Je veux dire qu'elle n'est

Un essai romancé

pas responsable, comme celui qui comprend qu'il y a une différence entre le bien et le mal. » Le fait est qu'il ne peut que se désoler d'une situation sans issue. En fin de compte, il considère que le choix de l'accompagner ou non pour la Drenthe revient en propre à Christine, car lui ne se sent pas de la repousser de propos délibéré dans la prostitution.

Sur ces entrefaites, la longue lettre de justificatifs qu'il a envoyée, à l'instigation de Théo, à ses parents (mais seul son père est cité en tant qu'interlocuteur) est mal perçue, probablement parce que trop alambiquée ; ce qui le fait désespérer de sa franchise. Ne reste plus à Théo qu'à encourager Vincent à partir. Ce dernier se félicitant d'être en veine pour peindre, plus aucun obstacle ne se dresse désormais sur sa route : « Il en sera des études peintes comme des études dessinées, prophétise-t-il. Plus tard, quand j'aurai fait des progrès, on constatera que cette figure-ci ou ce bout de paysage-là contenaient déjà quelques traits originaux. Enfin, je me plais à croire que je t'enverrai bientôt des études de la Drenthe, si tout marche à souhait. »

En fin de compte, Christine et Vincent, tout au moins en apparence, se quittent à l'amiable. Mais ils s'y voient aussi contraints par les circonstances... Van der Weele le soutient moralement, l'aidant à faire le tri dans ses études, tout en lui prodiguant les derniers conseils. Car il va devoir repartir à zéro, en se passant d'un atelier : en route sur les chemins, sans bagage ou presque, direction l'inconnu. D'autant que van Rappard, fidèle à sa réputation, ne sera pas sur place pour l'accueillir : « L'ami Rappard s'est déjà mis en route ; il vient de tourner le dos à la Drenthe, il est en vue de Terschelling (petite île de la Frise

Un essai romancé

néerlandaise). Il m'a écrit de la Drenthe : « L'atmosphère du pays est très austère, les figures m'y ont souvent fait penser à tes dessins. Quant au coût de la vie, nulle part on ne s'en tire à meilleur compte qu'ici. Je tiens le Zuidoosthoek (à l'ouest de l'actuelle Assen - le coin où je me propose d'aller, ajoute Vincent) pour la partie la plus primitive. »

Christine et Vincent se quittent donc en toute amitié, liés par une affection qui ne dit pas son nom, car grevée de dissensions insurmontables. Il lui donne de la toile et différents habits pour qu'elle puisse confectionner des vêtements à ses enfants. Lui conseille de se marier pour assurer sa stabilité, sans perdre l'acquis qu'elle a connu avec lui, arguant (sans trop y croire) que la meilleure façon qu'elle aura de s'amender sera qu'elle devienne meilleure avec un autre qu'elle ne l'a été avec lui. Car malgré tout, le constat de son sentiment pour elle est intact : « Cher frère, si tu savais exactement ce qui se passe en moi, si tu sentais comme moi que j'ai pour ainsi dire dépensé une partie de moi-même pour la femme, je veux dire que j'ai passé l'éponge sur tout et consacré toutes mes forces à la remettre en selle, si tu éprouvais exactement cette grande tristesse que me vaut la vie, qui ne me rend pourtant pas indifférent pour elle (au contraire, je préfère ma douleur à l'oubli ou à l'indifférence), si tu comprenais exactement à quel point je puise ma sérénité à entretenir ma tristesse et non dans les illusions, mon âme t'apparaîtrait, mon frère, bien différente et plus détachée de la vie que tu ne peux le figurer. Certes, je n'aurai plus de long discours à tenir à la femme, mais je penserai toujours à elle. L'aide que je lui ai accordée au début était une question de vie ou de mort. Je n'avais pas les moyens de lui donner assez d'argent pour se débrouiller seule, je devais donc l'accueillir chez moi si je voulais

Un essai romancé

faire quelque chose d'utile. A mon sens, l'épouser et l'emmener en Drenthe aurait été la solution idéale, mais j'avoue que ni elle-même ni les circonstances ne le permettent. Elle n'est pas assez gentille, pas assez bonne ; moi non plus, je ne suis ni l'un ni l'autre, mais tels que nous étions, nous étions malgré tout unis par une affection sincère. J'ai un grand besoin de travail, j'ai également besoin de recevoir vite une lettre de toi. Adieu, avec une poignée de main (étant sa formule de politesse habituelle). »

Il ne connaît pas encore exactement ses conditions de départ (il va recevoir 100 francs pour tout viatique) ni où il va atterrir, car il part à l'aventure, en homme libre et à l'aveugle. Il laisse à La Haye la plupart de ses affaires, comptant bien y revenir de manière temporaire, et un léger pincement au cœur : La Haye étant selon lui la ville idéale pour travailler, le centre artistique de la Hollande. Seules les capitales (Londres ou Paris) la surpassent. Mais Christine retombe sous la coupe de sa mère, ce qui l'aide à partir.

IV- Parenthèse peu souvent illustrée du retour au foyer

(fin 1883 à fin 1885)

Sur le quai de la gare, l'au revoir est émouvant avec Christine et les enfants. Vincent sait-il s'il les reverra ? Puis parcours en train à travers des paysages sagement vallonnés ; enfin, arrivée de nuit

Un essai romancé

en un pays plat. Au petit matin, canaux et chaumières ; mais aussi, déception à peine voilée sur un manque criant de diversité, la pauvreté criarde et authentique s'étant logée à chaque coin de rue. On lui avait prophétisé le dépaysement : Vincent est servi ! Il a même un peu de mal à s'y faire... Pour ne pas se surcharger, il n'a emmené qu'un minimum de couleurs avec lui et trouve temporairement à loger dans la salle commune d'une vaste auberge. Peu à peu, il s'approprie pourtant la bruyère, heureusement magnifique en ce mois de septembre. Mais l'eau semble ici très insalubre et l'on se fane vite, en ce faux pays de cocagne. En conséquence de quoi, la nostalgie de sa vie à La Haye l'étreint vite : « En ce moment – à l'heure de midi torride, la bruyère est loin d'être ravissante – elle est agaçante, ennuyeuse, lassante comme le désert, et aussi inhospitalière, hostile pour ainsi dire. La peindre sous cette lumière aveuglante et rendre la fuite des plans infinis vous donne le vertige. » Le soir apporte bien un peu de variété sublime, mais ces moments sont rares. Cependant, Vincent redécouvre l'instantanéité de la peinture de paysage. « Je travaille à une autre étude qui représente un soleil rouge, entre les bouleaux rabougris se dressant dans un pâturage marécageux d'où monte des vapeurs blanches et au-delà duquel on aperçoit encore la ligne bleue grise de l'horizon, avec des arbres et quelques toits. »

Vincent se félicite pourtant (mais n'est-ce pas seulement pour la forme ?) d'être venu jusqu'au cœur d'une région pittoresque. Il veut en profiter pour peindre beaucoup d'études, en leur imprimant un traitement et une facture qui seraient caractéristiques, sans pour autant s'enfermer dans un système. L'aide promise par l'oncle Cent s'envole tel un feu de paille, ou ne lui parviendra pas : pas même une réponse de courtoisie à l'envoi

Un essai romancé

de ses cinquante études (mais au moins, ses cent premiers francs lui auront permis de quitter La Haye). On sent bien, par le ton et dans le séquençage haché des lettres qu'il produit, qu'en cette période mal définie, les sentiments les plus contradictoires se mêlent dans l'esprit de Vincent. Il en est encore à l'époque où il s'émerveille de quelques nouveautés : un cimetière perdu sous les bruyères et envahi d'une forêt de jeunes sapins, par exemple. Mais vite noyé de solitude, ses souvenirs remontent. A Amsterdam, il prétend maintenant avoir été tellement rebuté par l'Université qu'il se serait volontairement sabordé. Car il n'oublie pas que c'est le même oncle Cent qui avait fait pression pour qu'il y entre. Approfondissement d'un désaccord latent ? Mais surtout, perdu au beau milieu des bruyères, il ne peut s'empêcher de ressasser l'idée flottante de Christine, qui si bien savait racheter ses faiblesses par une simplicité chaleureuse et une passion intensément humaine. Vincent irait-il jusqu'à dresser le prototype de la femme d'artiste idéale ? « Comme toi, j'ai été au Père-Lachaise ; j'ai vu les tombes de marbre pour lesquelles je nourrissais un respect indescriptible, mais je voue un respect identique à l'humble dalle de la maîtresse de Béranger (le chansonnier), que j'ai cherchée à dessein (...) et j'ai pensé à l'amie de Corot. Ces femmes-là étaient des muses muettes ; or je sens toujours et partout l'influence de l'élément féminin dans l'émotion de ces maîtres débonnaires, dans l'intimité et la pénétration de leur poésie. » Archétype qui consiste encore, à cette époque, en une présence attentionnée, mais silencieuse. En un mot comme en mille : Vincent sait au plus profond de lui qu'il est fortement tiraillé ; mais c'est parce qu'il cherche le *rayon blanc* qui habite les âmes pures...

Un essai romancé

Vincent tente une fois encore de s'enthousiasmer en s'enfonçant plus profondément à travers la bruyère. Mais l'on devine bien vite que seul son penchant naturel pour la perfection l'incite à s'attacher aux infimes détails qu'il y rencontre, sans véritablement y croire. D'ailleurs, lui-même s'estime constamment proche de sombrer dans la dépression. Ce qui l'amène à écrire l'une de ces longues lettres de confidences dont il a le secret. Autant dire, une lettre de confession : car il se met à pleuvoir (on est en octobre) ; la lumière manque dans le petit coin de grenier où il s'est temporairement installé et il constate que son matériel est dans un état pitoyable... Le tout – on le comprendrait à moins – le met dans une humeur morose. En toute objectivité, le souvenir de Christine, et surtout celui des enfants, le hante ; cependant, il était à ce point endetté à La Haye que devoir en résorber les conséquences le poursuit encore, jusque dans la Drenthe. Ce qu'il perçoit à la fois comme une faute (il n'a pas été à la hauteur de ses engagements) et une injustice ! Le cumul de l'ensemble de ces constatations s'avère d'ailleurs difficile à surmonter. Ce qui l'inquiète le plus, au demeurant, étant l'absence de nouvelle de Christine, à qui il a fait parvenir ses coordonnées de manière détournée - mais il apprendra plus tard que cette voie qu'il croyait sûre n'avait pas donné suite... Il réitère alors le grief que seul son manque d'assise économique, qui lui-même se heurtait à la réprobation explicite de son père et de son frère, le convainquit de ne pas tenir sa promesse de l'épouser. Mais constatant que, alors même que les aspects matériels de sa vie se rétablissent progressivement, rien ne change fondamentalement autour de lui, ce bilan cruel le désespère. Sans l'aide d'une personne de confiance à proximité, il ne voit pas d'issue. Comme on n'en est qu'au début de l'automne, ce signe ne l'engage pas à envisager

Un essai romancé

une perspective favorable à son aventure. Il écrit en toutes lettres : « La présente est un cri de détresse. »

Sa condition actuelle lui fait penser au Borinage, qui fut sa première période sombre et de grand dénuement ; et d'entrée de jeu, il pressent un échec. Il manque de tout, mais n'ose ni bouger ni aller plus avant dans le pays, alors qu'il ressent un fort besoin d'action et de découvertes – à défaut d'enchantement -. En effet, dès qu'il s'arrête de travailler, il devient mélancolique et sent peser sur lui le poids de sa solitude. Alors Vincent prend une barque pour s'enfoncer loin dans l'arrière-pays, là où la bruyère est étincelante. Attisée par ce qu'il voit, son humeur redevient meilleure. Tout comme son frère qui parfois pense aux Amériques, Vincent songe à ce moment précis à s'engager volontaire en Orient. Il a reçu dix florins de son père et trouve une chambre bien éclairée, avec vue sur un petit pont pittoresque, pour passer l'hiver. Au gré des chemins qu'il parcourt sans intention préconçue, puisqu'il n'en est encore qu'à s'accommoder de cette contrée inconnue, il se met à dessiner des accumulations de racines pourries retirées des tourbières.

De son côté, Théo traverse également une crise noire, dont il tait cependant la cause à son frère (sa maladie ?) – et l'on mesure ici que seules les contingences liées à l'exercice de leurs activités artistiques respectives occupent le cœur de leurs échanges. Mais l'on devine que lui aussi a vu s'éloigner la personne qui le tenait en haleine. Additionné, peut-être, d'un peu de remord éprouvé en direction de son frère Vincent ? Parallèlement, sa place au sein de la maison Goupil devient un sujet de préoccupation grandissant (ce que Vincent a appris de façon indirecte, par un contact avec leur bureau anglais). Il se remet à imaginer que son frère pourrait à son tour devenir peintre, négligeant le fait que

Un essai romancé

Théo possède un profil avéré d'intellectuel qui le fait réussir brillamment dans son métier. Une nouvelle fois, Vincent l'incitera à se libérer de ses contraintes pour devenir lui-même : car il faut, lui dit-il, s'immerger dans la nature pour se sentir artiste. A ce sujet, on peut assumer que Théo, impressionné par la force de caractère que son frère s'est forgée par nécessité, vit en quelque sorte son aventure artistique par procuration. S'il possède lui aussi la fibre créatrice, notamment par sa plume, son moteur à lui consiste à alimenter financièrement celle de son frère, ce qui devient sa façon intime de s'y associer...

Vincent se remémore ses années d'adolescence tourmentée et le sentiment qu'il vivait en ce temps-là de se sentir en permanence pétrifié, autant par la nature foisonnante que par la vie en société. Du fait d'un excès de ressenti qu'il n'arrivait pas à canaliser pour être en capacité de gérer ses rapports à autrui, ce qu'il décrit ainsi : « On a prétendu que j'avais le timbre un peu fêlé (se remémorer ici l'épisode de la demande d'internement à l'asile de Ghed) ; mais comme je sentais mon mal s'agiter dans les profondeurs de mon être et que je m'efforçais de remonter à la surface, je savais bien qu'il n'en était rien. J'ai fait toutes sortes d'efforts de perdu qui n'ont pas abouti. Soit. Mais selon mon idée fixe qu'il fallait revenir à une situation normale, je n'ai jamais confondu mes faits et gestes désespérés, mes peines et mes tourments avec moi-même. »

Cela ne l'a pas empêché de devenir, presque dans la foulée de ces années difficiles, un employé honorable de la maison Goupil durant six années, et devoir la quitter l'a déraciné. Mais il dit ne pas avoir eu le choix de revenir en arrière. Il incite donc Théo à faire en sorte que sa situation à lui ne devienne pas, à terme, elle aussi intenable sans avoir assuré ses arrières. Car une dissension

Un essai romancé

interne à la maison Goupil s'est soudainement accrue à la suite d'un échange de vues avec la direction, qui reste fortement attachée aux valeurs classiques, alors que Théo ne rêve que d'intégrer à son propre catalogue la nouvelle façon de voir des peintres impressionnistes. Mais que Théo ne se mette surtout pas inutilement en danger. Qu'il réfléchisse plutôt à la manière dont il veut gérer son avenir ! En cas de coup dur, Vincent se dit prêt à envisager de retourner vivre auprès de ses parents, lesquels disposent d'une dépendance pour l'accueillir. Ce qu'il qualifie, certes, de *cas de force majeure*, mais l'incite à préparer le terrain en écrivant une lettre de réconciliation à son père : « J'écris aujourd'hui à Pa et lui dis simplement ceci, sans mots superflus : Si Théo trouvait opportun de réduire mes frais au minimum et si je venais m'installer quelque temps chez vous, je me plais à croire que nous serions assez intelligents, vous aussi bien que moi, pour ne pas nous mettre des bâtons dans les roues en réveillant nos dissensions, et pour nous accommoder aux circonstances en gardant le silence sur tout ce qui appartient au passé. Mais je ne parle pas de toi, ni de tes affaires ; si j'étais à la maison, je ne dirais que des généralités à ton sujet et je ne soufflerais mot de Marie (et pour cause !) jusqu'à nouvel ordre. »

Dans tous les cas, si, comme pour lui, le problème de Théo consiste en une nervosité intérieure difficile à canaliser, il lui évoque la vie d'artiste comme un remède idéal, car en prise directe avec une nature vivifiante. Pour preuve, il lui décrit comment il aborde les couleurs inédites qu'il découvre dans la Drenthe en s'en référant directement à la démarche du peintre Michel : « Bien entendu, pour voir (les teintes) de cette façon, il ne faut pas prêter attention à la couleur locale en soi, mais considérer cette couleur locale par rapport au ton du ciel. Le ciel

Un essai romancé

est gris – mais il est si éclatant que le blanc pur ne saurait peut-être rendre (justice à) sa lumière et à l'éclat. Toutefois, si vous peignez ce ciel-là en gris, vous restez bien en-dessous de l'intensité de son éclat ; donc, pour être conséquent, vous devrez également foncer les nuances bruns et gris jaune du sol. M'est avis que si on analyse les couleurs de cette façon, il est évident qu'on finit par croire qu'on les voit ainsi depuis toujours. » En tout état de cause, construire un tableau ne se fait pas dans l'instantanéité ni sans un long apprentissage ; ce qui signifie aussi que sa production, qui ira s'accélégrant avec le temps, démontre bien un don préalable de Vincent pour atteindre rapidement à la justesse des couleurs et à leur maximum d'intensité.

Chez les Goupil, les problèmes sont devenus structurels, puisque d'autres que Théo en sont déjà partis. Parallèlement, ce dernier a confessé avoir vécu des aventures sentimentales qui l'ont ravagé. Toujours sous l'emprise d'un phénomène de mimétisme aigu, aurait-il remplacé illico Johanna, sorte d'apparition fulgurante, amour probablement insaisissable, par un succédané quelconque qu'il voudrait épouser au plus vite, histoire d'oublier ? Vincent s'exalte à l'idée que peindre lui devient plus facile et qu'il y met plus de choses nouvelles, malgré – ou à cause de ? – la tristesse de la lande. Dans les faits, Vincent relance l'idée que son frère embrasse lui aussi une carrière de peintre, dans l'intention déclarée de ne plus se sentir seul. Dans son esprit, ce serait comme disposer d'un coach : « J'ai des projets qui sont tels que je n'ose presque pas les entreprendre seul. Ce qu'ils sont, comment ils se présentent, tu aurais vite fait de le voir. Je suis excessivement sensible (même si je voulais qu'il en soit autrement) à ce qu'on dit de mon travail, à la façon dont on me

Un essai romancé

considère. Quand je me heurte à l'incrédulité, quand je suis seul, quelque chose me manque qui brise en moi toute initiative. Or, tu serais justement celui qui comprendrait cela.» En conclusion, Vincent montre lui-même qu'il s'est tellement investi de la tâche qu'il s'est fixée qu'il ne perçoit plus la réalité quotidienne des choses qu'à travers le prisme déformant et de plus en plus exclusif de son activité.

Vincent songe maintenant à mettre en balance une improbable installation à Londres face à un possible retour vers le foyer familial. Découlant du fait que la situation professionnelle de Théo devient concrètement instable, la première hypothèse s'avère en soi risquée. Tout en dessinant des laboureurs – sujet devenu classique –, il conçoit combien ce pays est paisible. Il sent irrémédiablement « que c'est en peignant qu'on devient peintre. » Si un don existe, il en convient aisément, celui-ci ne se révèle jamais que dans le travail. Ce pouvoir – en quoi consiste une force supérieure – n'est qu'un appel auquel il faut savoir répondre. D'où cette nouvelle fulgurance : « Certes oui, c'est un don, mais pas comme ils (les galeristes) l'entendent ; il faut tendre les mains pour le saisir, et le saisir n'est pas facile ; il ne faut pas s'attendre à ce que le don se révèle de lui-même. Il y a bien quelque chose, mais pas du tout comme on le dit. (...) Si l'on veut devenir peintre, si on en a l'envie, si on sent ce que tu sens, alors on le peut ; mais ce « pouvoir-là » va de pair avec la peine, les soucis, les déceptions, les heures de mélancolie, d'impuissance, et tout ça. »

La notion de l'Art s'étant à ce point élargie, Vincent constate que son commerce est devenu une pure spéculation. Tandis qu'entreprendre une démarche d'artiste, c'est au contraire accepter de prendre un risque tel qu'il faut en approuver d'avance de ne pas

Un essai romancé

être en mesure d'en maîtriser les circonstances, mais seulement le résultat. Revenant au sujet de la situation jugée intenable de Théo, Vincent en vient à lui suggérer un coup de poker. Face à des supérieurs qui n'expriment rien – car potentiellement dépassés par leur activité –, pourquoi ne pas aller s'en remettre au fondateur de la maison Goupil, le patriarche du même nom ; quitte à mettre son possible départ en regard de ses conditions actuelles de travail ? Tout le monde connaît l'investissement de Théo, ses visées à long terme, son affection profonde pour l'Art : qu'aurait-il donc à perdre, sinon à renforcer la confiance qu'on lui porte si d'aventure on lui demandait de rester ? Mais Théo inverse manifestement la proposition : il envisage de reprendre à son compte une maison concurrente qui bat de l'aile et suggère à Vincent qu'il pourrait venir s'installer à Paris pour l'épauler (un juste retour des choses, en somme !), tout en restant artiste. Certes, Vincent se déclare heureux à l'idée de partager la vie artistique de la capitale mondiale des arts, mais il pense que le moment est mal choisi, tant Théo semble acculé. De plus, son expérience dans les domaines de la reproduction et de l'imprimerie est trop peu conséquente – puisque c'est le domaine que lui propose de reprendre Théo – pour qu'il s'imagine être efficace, techniquement parlant.

Au final, Vincent, qui vit dans les tourbières une période de calme créateur fécond, ne souhaiterait pas s'en éloigner de gaïté de cœur. Au fond de lui-même – il s'en ouvre sans aucun remord –, il ne voudrait pas quitter le milieu campagnard où sa sensibilité s'exerce librement, pour un monde urbain pour lequel il ne se sent pas encore mûr. Bref, il sait qu'il est devenu avant tout un peintre (tout comme Théo se déclare être un marchand d'art dans l'âme) et qu'il ne reniera pas spontanément ce choix. Il développe

Un essai romancé

à ce sujet son ressenti : depuis l'époque de Millet et Corot, le marché de l'art a pris une valeur considérable : plus-value qui n'est d'ailleurs pas allée dans la poche des artistes ! Ce fait a contribué à creuser un fossé artificiel entre les mondes producteurs et marchands, chacun des deux frères tentant de survivre sur l'une et l'autre des deux rives. Ainsi, lui préfère disposer régulièrement de ses 150 francs par mois plutôt que de gagner dix fois plus et d'être soumis à des convenances qui lui sont devenues étrangères.

Vincent en devient philosophe. Il rappelle : « Il y a une vieille parole : ils ont des oreilles, mais ils n'entendent pas ; ils ont des yeux, mais ils ne voient pas ; ils ont un cœur, mais leur cœur ne leur explique rien, leur cœur est devenu trop épais ; ils ont bouché leurs oreilles et fermés leurs yeux parce qu'ils ne veulent ni entendre ni voir. Je crois que toi et moi, nous sommes assez honnêtes pour ne pas craindre d'ouvrir nos yeux et de voir les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles paraissent. » Ayant dit ceci et comme à son habitude, Vincent s'en remet entièrement à la décision que la situation dans laquelle se trouve Théo exigera qu'il prenne... Refermant une telle lettre, on ne peut que supposer un sentiment mitigé de la part de Théo. Car clairement, Vincent y avance des arguments contradictoires (Paris or not Paris ?) qui n'aident certainement pas son frère à s'engager dans une voie univoque. Quitte à lui refuser son concours... ? D'ailleurs, Vincent l'exprime lui-même : il se pliera à toute décision selon un seul critère, celui qui le laissera demeurer peintre.

(fin du quatrième fichier, état au 20/10/2023)